

18^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 14.09.2012

“Voici le sixième degré d'humilité : le moine se trouve satisfait de tout ce qu'il y a de vil et de bas ; en toutes les occupations qu'on lui donne, il s'estime comme un ouvrier incapable et indigne d'y réussir, disant avec le Prophète : ‘J'ai été réduit à rien et je ne sais rien ; je suis devenu comme une bête de somme devant toi et je suis toujours avec toi.’ (Ps 72,22-23)

Voici le septième degré d'humilité : non seulement se proclamer des lèvres le dernier et le plus vil de tous, mais aussi le croire fermement du fond de son cœur, s'humiliant et disant avec le Prophète : ‘Pour moi je suis un ver et non un homme ; je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple’ (Ps 21,7) ; ‘j'ai été élevé, puis humilié et couvert de confusion’ (Ps 87,16). Et ailleurs : ‘Il m'est bon d'avoir été humilié par toi, afin que j'apprenne tes commandements.’ (Ps 118,71-73).” (RB 7,49-50)

Dans ces deux degrés d'humilité aussi, les paroles utilisées et les idées nous semblent difficiles à accepter et à vivre comme une voie de réalisation de notre vie. Aimer ce qui est vil, méprisable, abject ; s'estimer ouvrier indigne et incapable ; se sentir inférieur, rien, le plus méprisable de tous ; se sentir comme une bête, et même un ver, tout cela nous semble symptômes de maladies psychiques, malheureusement très répandues dans la société d'aujourd'hui. Cela nous semble décrire des complexes d'infériorité, du manque de confiance en soi, de la misanthropie, des syndromes d'épuisement professionnel...

Cependant, nous ne devons pas oublier que dans les degrés de l'humilité, saint Benoît nous fait parcourir la parabole de la kénose du Christ, et peut-être en ces deux degrés sommes-nous arrivés au point le plus bas de ce chemin de conversion à la suite du Christ pascal. Dans le quatrième degré, l'humiliation au fond était encore extérieure, et la conscience, grâce à la patience, commençait à lui ouvrir la porte du cœur. Avec le cinquième degré, le degré de la confession des mauvaises pensées et des fautes cachées, c'est comme si le cœur s'ouvrait en grand, totalement, à la vérité sur soi-même, jusqu'à reconnaître pleinement la réalité de soi. Avec les sixième et septième degrés, on dirait que l'humilité a atteint le cœur et la conscience de soi. Le moine voit toute sa misère, voit ce qu'il est en tant qu'homme devant Dieu, et il voit cela comme sentiment de soi, comme expérience dans laquelle il se perçoit tel qu'il est, hors de nos rêves sur nous-mêmes et des masques que l'orgueil nous fait porter à nos propres yeux. Saint Benoît décrit cette conscience comme un “croire”, comme un acte de foi : “Voici le septième degré d'humilité : non seulement se proclamer des lèvres le dernier et le plus vil de tous, mais aussi le croire fermement du fond de son cœur – *sed etiam intimo cordis credat affectu*” (RB 7,51).

La maturité, comme nous l'enseigne toute la tradition monastique, ne consiste pas seulement à connaître Dieu, mais à se connaître soi-même en vérité, à la lumière de Dieu. La foi en Dieu qui nous crée à partir de rien, qui à chaque instant nous donne l'être, et à chaque instant nous pardonne, nous aime, aime notre rien, devrait faire croître en nous cet "*intimum cordis affectum*", ce sentiment intérieur du cœur, cette émotion profonde pour le mystère que nous sommes. C'est vrai que nous ne sommes rien, que nous sommes une misère, mais un rien, une misère, infiniment aimés, voulus et aimés personnellement, un par un, par Celui qui a créé l'univers et toutes les étoiles pour parler avec sa beauté au cœur de tout homme.

Nous comprenons alors que le sentiment de mépris de soi exprimé dans ces deux degrés d'humilité n'est pas un sentiment fermé sur nous-mêmes. Dans la dépression ou d'autres troubles psychologiques, les personnes se sentent seules devant le sentiment de n'être rien, seules devant le sentiment d'être incapables, seules devant la perte d'estime de soi. Le sentiment de la misère humaine est totalisant chez eux, comme un grand manteau noir qui cache toute possibilité de percevoir une autre réalité en dehors d'eux-mêmes.

Dans ces deux degrés d'humilité au contraire, la conscience de la misère humaine est mise en évidence comme le lieu où nous percevons en vérité, et je dirais de manière concrète, l'infinie et miséricordieuse Présence qui nous aime tels que nous sommes et s'abaisse jusqu'à nous pour demeurer avec nous.

Comme l'exprime le Psaume 72 que cite saint Benoît : "J'ai été réduit à rien et je ne sais rien ; je suis devenu comme une bête de somme devant toi et je suis toujours avec toi." (Ps 72,22-23). Il aurait pu citer aussi le verset 26 : "Ma chair et mon cœur ont défailli, mais le rocher de mon cœur, c'est Dieu".

C'est précisément dans la surprenante expérience de la proximité de Dieu qui donne consistance à notre inconsistance ontologique et existentielle, que le septième degré devient lui aussi positif, là où saint Benoît nous fait nous écrire avec le Psaume 118 : "Il m'est bon d'avoir été humilié par toi, pour que j'apprenne tes commandements" (Ps 118,71).

Il est bon de faire l'expérience du rien que nous sommes, pour apprendre la manière juste de vivre les choses, la vie, les relations, le travail, tout, tout ce en quoi Dieu nous instruit et nous guide. Nous ne pouvons et ne savons pas bien vivre par nous-mêmes, nous guider par nous-mêmes, en suivant nos plans et nos projets. Il y a des échecs, des expériences de rejet, des humiliations, des chutes, qu'avec le temps, nous parvenons à bénir comme le psalmiste – "Il m'est bon d'avoir été humilié par toi !" – parce qu'autrement nous serions allés de l'avant sur une route tracée par nous-mêmes et non guidée par le Seigneur ; nous aurions suivi nous-mêmes et non le Christ. Nous aurions peut-être gagné le monde entier, mais nous aurions perdu notre vie, comme Jésus nous en avertit (cf. Mt 16,26).

Le sentiment intime du cœur de notre misère structurelle devient ainsi le secret de la joie. Saint Benoît ici utilise le terme "*contentus*". Le moine qui reconnaît être un rien aimé par un Dieu qui est toujours avec lui, devient content de tout. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit content de tout ce qui est sans valeur, vil et bas, parce que sa joie est toute dans le fait que Dieu aime demeurer avec sa bassesse, dans le fait que Dieu est toujours avec lui. Je pense toujours à une phrase du saint orthodoxe Jean de Cronstadt : "Qui a le Christ dans le cœur est content de tout". De quoi pourrions-nous être mécontents si Dieu est proche de nous au point d'habiter la pauvreté de notre cœur ?

Nous comprenons alors que ces degrés d'humilité ne sont pas importants seulement pour nous, mais pour tout le monde. C'est-à-dire qu'il serait important que nous en rendions témoignage, que nous rendions témoignage de ce contentement à l'homme insatisfait, dépressif, sans estime de soi, du 21^{ème} siècle. La foi nous permet de regarder notre rien et de le vivre avec réalisme et pourtant avec joie, et ce rapport réconcilié avec notre misère structurelle est peut-être la proclamation de l'Évangile la plus urgente pour l'homme d'aujourd'hui. Et le chemin de l'humilité que propose saint Benoît veut nous conduire à cela.

Au fond, le fruit de l'humilité que décrivent les sixième et septième degrés sont ce que l'écrivain catholique français Bernanos fait dire à son Curé de Campagne à la fin de son journal, peu de temps avant qu'il ne meure jeune à cause d'un cancer de l'estomac : "L'espèce de méfiance que j'avais de moi, de ma personne, vient de se dissiper, je crois, pour toujours. Cette lutte a pris fin. Je ne la comprends plus. Je suis réconcilié avec moi-même, avec cette pauvre dépouille. Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même, comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ." (Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*).

Cela m'arrive, cela nous arrive souvent de rencontrer des gens qui portent le poids de la misère, la leur et la nôtre, comme si c'était un tombeau sans issue, comme si c'était le dernier mot sur leur vie. Saint Benoît nous annonce, avec tout l'Évangile, que la misère vécue avec foi devient humilité, et que l'humilité est une misère qui accepte d'être vécue en compagnie du Christ. Et puis, vient un jour où l'amitié du Christ devient plus importante que notre misère, et Son regard de bonté sur nous remplace le jugement orgueilleux et négatif que nous avons sur nous-mêmes, et donc sur les autres.

C'est ainsi, comme nous le verrons, que l'humilité devient charité.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist